



---

### Sigrid de Jong, *Rediscovering Architecture: Paestum in Eighteenth-Century Architectural Experience and Theory*

Yale University Press, 2015. ISBN 978-0-300-19575-0

Fabrice Moulin

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5989>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 329-333

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Fabrice Moulin, « Sigrid de Jong, *Rediscovering Architecture: Paestum in Eighteenth-Century Architectural Experience and Theory* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 24 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5989>

---

Sigrid de Jong, *Rediscovering Architecture : Paestum in Eighteenth-Century Architectural Experience and Theory*, Yale University Press, 2015. ISBN 978-0-300-19575-0.

Si la représentation commune que nous avons du site de Paestum et des débats qu'il a suscités était le chapiteau d'un temple, elle aurait l'aspect fruste du dorique sans base – à quoi les discours sur les temples grecs d'Italie ont souvent été réduits. Elle a maintenant, grâce au riche et beau livre de Sigrid de Jong, toute la complexité fastueuse d'un chapiteau composite... Non pas que les trois temples, redécouverts dans les années 1740, aient brusquement changé d'architecture, mais parce que Sigrid de Jong dessine et *recompose* l'idée que nous en avons – ou plutôt les idées et les expériences diverses que s'en sont fait les hommes des Lumières – à travers le prisme multiple des textes et des images qu'elle traite avec une rigueur et une exhaustivité impressionnantes. Sources manuscrites, littérature périodique, correspondances, littérature de voyage, discours théoriques, fictions et poèmes ; à quoi s'ajoutent l'impressionnante collection d'esquisses, dessins, gravures, tableaux et maquettes d'Angleterre, de France et d'Italie : autant de feuilles d'acanthé entremêlées et que déplie Sigrid de Jong pour restituer – c'est le projet d'ensemble de l'ouvrage – toute la richesse de l'*expérience* architecturale éprouvée directement par les visiteurs du site, et retraitée, avec plus ou moins de complexité et d'embarras, par la littérature théorique, pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle – avec quelques prolongements jusque dans les années 1820.

L'auteure montre définitivement et minutieusement combien Paestum a joué un rôle fondamental dans la constitution et les mutations du discours sur l'architecture dans la deuxième moitié du siècle des Lumières. Elle insiste surtout sur la rupture que constitue la redécouverte de Paestum, dont les formes archaïques et frustes bouleversent de fond en comble les conceptions de l'architecture classique et *résistent* à toute intégration dans un discours théorique préétabli. Il est ici question – c'est ce qui rend la démonstration passionnante – de la difficulté à rendre compte, voire à *mettre en mots* (l'expression *to come to terms with Paestum*, qui revient souvent, est révélatrice) l'expérience singulière éprouvée sur le site (*on the spot*) par les voyageurs formés aux catégories classiques. On assiste donc, en dépliant une à une les feuilles d'acanthé des récits et témoignages, à la fabrique contradictoire et conflictuelle d'une pensée et d'une théorie de Paestum, dans une dynamique qui porte tout le livre en confrontant la théorie et la pratique, les idées « reçues » et connues et la rencontre effective avec les trois temples, l'horizon d'attente du voyageur/architecte et l'*expérience* physique, concrète, du site. Car le véritable fil directeur de l'ouvrage, de l'aveu même de Sigrid de Jong, c'est l'exploration et la mise en lumière de cette *expérience architecturale*, à savoir ce nouveau rapport, corporel et synesthésique, à l'édifice et aux formes, marqué, dans le contexte du triomphe du sensualisme, par la présence effective dans le site

et plus largement dans le paysage, par le contact direct avec la pierre, et surtout par le mouvement et la déambulation. La véritable thèse de l'auteure, celle qu'elle démontre plus largement dans l'ensemble de ses travaux, et pour laquelle l'exemple de Paestum est ici une pierre de touche remarquable, c'est que les mutations fondamentales du discours sur l'architecture dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dérivent en grande partie de l'imposition progressive de cette approche pleinement empirique et sensible, situationnelle et dynamique, de l'œuvre architecturale – comme un nouveau paradigme de l'architecture des Lumières après le triomphe de l'œil mathématique de l'âge classique.

La composition de l'ouvrage épouse pleinement ce nouveau paradigme de l'expérience, puisque le lecteur remonte de la *perception* sensible et concrète du site par les voyageurs (dans son expression sublime et pittoresque d'abord – I. "*Aesthetic Experiences*" – puis sans sa dimension spatiale et théâtrale – II. "*Experiences of Movement*") à la *réflexion* que ces expériences engendrent en venant nourrir et bousculer le discours théorique des traités et de la littérature savante (III. "*Contextualising experiences*").

Dans une première partie, après avoir donné une description historique et architecturale exhaustive du site, synthèse tout à fait bienvenue en prologue, Sigrid de Jong montre comment le site de Paestum met à l'épreuve les deux grandes catégories esthétiques complémentaires du sublime et du pittoresque – des catégories que les visiteurs, architectes et écrivains convoquent, implicitement ou non, consciemment ou non, pour évoquer les trois temples au cœur du paysage sauvage. C'est l'occasion pour Sigrid de Jong de revenir de façon approfondie sur le rôle du sublime et du pittoresque dans la pensée architecturale. De facture un peu scolaire et formelle quand il s'agit d'une approche générale des notions (certains rappels théoriques sur le sublime et le pittoresque, au demeurant tout à fait justes, sont pourtant parfois longs et sans utilité pour le propos) ces synthèses sont très intéressantes et relativement inédites quand elles s'appliquent spécialement à l'objet architectural. Par exemple, Sigrid de Jong propose de décentrer l'approche du sublime en architecture, trop souvent aimantée par les écrits de Boullée, pour revenir, en détail, et à partir des relations de voyage à Paestum, sur le rôle essentiel et souvent implicite du sublime burkien en architecture, alors même que le traité de Burke contient peu d'occurrences effectives d'édifices. Les ponts entre la pensée de Burke et celle de l'architecte William Chambers, ou à l'inverse les divergences de ces dernières avec les réflexions d'Uverdale Price : toutes ces fines analyses sont neuves et précieuses, *a fortiori* pour le lecteur français. Cette confrontation entre expérience et théorie, qui sert de fil directeur à cette partie et qui donne à voir le tâtonnement conceptuel des voyageurs saisis par le site, permet de toucher du doigt ce qui fait au fond l'essence même du sublime, à savoir le fait d'échapper aux catégories attendues. C'est la limpide leçon de Goethe qui souligne le décalage qu'il

éprouve entre l'aspect terrifiant des masses pierreuses de Paestum et son propre conditionnement classique et vitruvien ! (p. 19)

Certains textes de ces voyageurs d'exception, comme les deux Shelley, qui rédigent à Paestum des passages de toute beauté, auraient demandé des analyses littéraires plus poussées – quitte à écourter certains développements théoriques généraux. Par exemple, le parcours relaté par le couple Shelley, ne montre pas seulement, comme le dit justement l'auteure, l'emprise physique du site et du paysage sur la perception des temples ; il a aussi une dimension symbolique fortement construite. Au-delà du simple regret d'un lecteur littéraire (qui ne remet donc aucunement en cause la grande qualité de la démonstration d'histoire de l'art), c'est aussi le statut des textes, jamais vraiment interrogé, qui est en jeu : en cherchant systématiquement dans les récits la preuve, certes indubitable, d'une expérience directe et concrète du site pour en tirer des implications esthétiques, on risque d'oublier qu'il s'agit aussi d'une *reconstruction* par l'écriture – les effets d'écriture, les codes culturels et littéraires, en un mot l'imaginaire (que l'auteure oppose parfois trop simplement au voyage actuel et effectif) informe l'écriture du voyage, même réalisée sur le vif, en rétablissant distance et médiation. Cette construction du regard par le filtre culturel est d'ailleurs parfaitement analysée, mais dans le domaine visuel et pictural, dans le très beau chapitre consacré au pittoresque : l'auteure montre comment par des voies et à des échelles visuelles différentes, des artistes comme Richard Payne Knight ou Cozens reconstruisent le paysage déroutant de Paestum en lui imposant des catégories et des techniques picturales connues.

La deuxième partie nous fait pénétrer un peu plus au cœur de cette expérience architecturale éprouvée par les voyageurs (principalement ici les Britanniques du Grand Tour dont on redécouvre grâce à ce livre, des textes importants et souvent oubliés). Confrontés à la singularité inclassable du site, les écrivains, Shelley en tête, sont contraints de renoncer à leur érudition en matière d'architecture et de culture antique pour laisser parler leurs sensations et faire de leur corps la mesure, l'échelle et le support d'une visite que les propriétés du site (l'implantation sauvage et désertique, la ruine mais aussi la relative conservation) permettent de transformer, à la différence des visites des monuments romains, en une pure expérience spatiale. Ce primat de l'expérience sur la connaissance, qui est au cœur des analyses de ce troisième chapitre, est mis en perspective, dans une comparaison (qu'on aimerait plus développée et peut-être plus nuancée, car elle renouvelle vraiment l'étude qu'on pensait épuisée de la littérature des ruines) entre la visite réelle et physique de la ruine (l'objet de tout ce corpus de littérature de voyage) et la ruine imaginaire (chez Soane et Diderot dont le parallèle, très rarement fait à notre connaissance, est remarquable). L'une engage physiquement le corps, l'autre sollicite la rêverie intellectuelle.

Or, ce corps est en mouvement. C'est l'objet du quatrième chapitre, qui étudie la dynamique de l'expérience du visiteur mais telle qu'elle est mise en scène cette fois par les nombreuses monographies publiées sur Paestum dont Sigrid de Jong reproduit les magnifiques illustrations (notamment celles d'Antonio Joli et de Piranese). Articulant finement les textes des ouvrages (qui dessinent un parcours progressif à travers le site), leurs illustrations (qui fixent les différents points de vue, comme autant de décors de théâtre et de scènes successives) et les réactions des voyageurs, devenus lecteurs de ces guides, à la fois spectateurs et acteurs sur le site, Sigrid de Jong propose une analogie théâtrale convaincante pour mettre au jour une véritable scénographie de Paestum, qu'elle analyse comme une façon de s'approprier un espace si radicalement étranger.

Enfin, dans une troisième partie, remontant de l'expérience au discours savant, Sigrid de Jong analyse le rôle qu'a joué le site de Paestum et sa littérature dans le débat sur l'histoire et les origines de l'architecture et en particulier sur la question de la cabane primitive dont les développements anglais (chez Chambers ou Soane) sont moins connus du lecteur français. On signalera notamment, parmi les belles analyses des ouvrages et gravures de Delagardette, Piranese ou Paoli, la démonstration très brillante, illustrée à l'appui, de la façon dont Soane intègre les vues déjà traditionnelles des temples de Paestum à la représentation imaginaire de la hutte primitive – offrant une sorte de synthèse des deux perspectives irréconciliables que Sigrid de Jong maintient habilement en tension tout au long de ce cinquième chapitre : la quête de l'origine comme principe (la hutte normative de Laugier) et la recherche des origines historiques, qui envisage l'art de bâtir dans ses progrès (Chambers et la tradition vitruvienne). Cette dernière tendance trouve son aboutissement chez Ernest Labrousse dont le mémoire d'académie sur Paestum (rédigé en 1829) fait l'objet d'une analyse originale, ne serait-ce que parce qu'elle envisage l'apport historiographique de Labrousse comme le résultat d'un dialogue permanent avec les théoriciens antérieurs des Lumières.

Un tel traitement contextuel et historique des temples de Paestum s'impose en fait progressivement à la fin du siècle et retire au site cette singularité brutale qui émanait des premiers écrits de voyageurs. Bien plus, certains architectes envisagent désormais ces ruines en terme de structures et de techniques de construction, pour en tirer un modèle constructif applicable. C'est ce phénomène de normalisation de Paestum, désormais pleinement intégré et « disséminé » dans le discours historique ou constructif et dans la culture savante et de l'amateur, que met remarquablement en lumière le dernier chapitre, en parcourant un vaste corpus, depuis Pierre-Adrien Pâris jusqu'à Durant, en passant par Delagardette et Leroy.

Voilà une monographie qui, par son exhaustivité remarquable (que confirme la bibliographie impressionnante, qu'on enrichirait guère que des travaux de Marian Hobson sur les proportions) marquera bien sûr les études sur Paestum, mais plus généralement la littérature sur le discours et

l'imaginaire architectural des Lumières. Et au-delà même de la période, le livre offre une stimulante réflexion sur la double nature de l'architecture, à la fois objet de discours et objet d'expérience.

Fabrice MOULIN

Sophie Lefay, *L'Éloquence des pierres – Usages littéraires de l'inscription au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2015. ISBN 978-2-8124-4619-1.

C'est un beau livre, écrit dans un style aussi clair et lumineux que dense, que nous offre Sophie Lefay. L'ouvrage s'intéresse à un objet littéraire insoupçonné et passionnant, celui des inscriptions, au fondement de la littérature comme trace d'un individu et empreinte d'une civilisation. L'inscription renvoie aux origines de la langue et de l'écriture et aux imaginaires qu'elles charrient. Des premières civilisations, il ne reste que des inscriptions, à mi-chemin entre la langue et l'image. Les inscriptions se retrouvent sur les monnaies, blasons, médailles et bijoux où sont gravés coûts, devises, dates, prénoms et serments. Elles disent la volonté d'un apprentissage ou d'un échange – spirituel, économique, personnel – et le désir de le perpétuer, donc de défier le temps. *Scripta manent, verba volant*, dit un proverbe antique, souvent cité et interprété à contresens, invitant à une grande prudence dans le choix des mots et des traces écrites. L'inscription est l'*âme* (le mot lui-même désigne l'ensemble des inscriptions sur un monument) de son support (qu'il soit de marbre, d'écorce, toile, bitume, anneau d'or ou chair), celle aussi de la littérature (qu'elle condense, réalise voire réifie) et de la vie (devise d'une communauté – nation, ville, assemblées – et leçons de la rue, principe d'existence ou destin d'un individu) faite *corps écrit*. S. Lefay nous fait réfléchir à ces mots gravés sur la pierre et dans nos cœurs, à la portée de ces phrases-guides et aide à penser les liens tissés entre *écrire* et *inscrire* pour saisir l'essence de la littérature et du *geste* littéraire.

Dans l'introduction, l'auteur définit l'épigraphie et l'inscription, souligne le rapport déterminant entre l'inscription, son support et son style *lapidaire*. Elle met en évidence les visées de l'inscription – publicité du message, entrelacement à l'histoire et à la mémoire, pérennité et postérité – et montre comment inscriptions et littérature se mêlent. « Forme superlative de l'écriture », « écriture paroxystique » (p. 10), l'inscription fascine par l'urgence qui la provoque, l'éloge ou l'irrévérence qui la dictent, la grandeur qui s'y greffe. S. Lefay délimite son objet et son empan, de la Querelle des Inscriptions (1670-1676) jusqu'à la publication de la découverte de Champollion (*Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques...*, 1822). La Querelle se concentre sur la langue des inscriptions, latin ou français : linguistique et politique ont partie liée.